

sexe. Une chose suffirait seule pour recommander sa mémoire : sans l'ascendant qu'elle exerça sur Racine, nous n'aurions jamais eu ni *Esther* ni *Athalie*. » (VALLERY-RADOT.)

Œuvres. — M^{me} de Maintenon a laissé des *Lettres* et des *Entretiens sur l'éducation*, des *Conseils aux jeunes filles*, etc.

Choix. — A *Madame Glapion* : « Vous ne serez jamais contente... » (1702) ; — à *Mademoiselle d'Aubigné, sa nièce* : « Je vous aime trop... » ; — à *Madame Veilhan* : « Ignorez-vous... » (1692) ; — à *Madame de Caylus* : « Vous me parlez pour le gouvernement... » (1705) ; — à *Madame la duchesse de Bourgogne* : « La crainte de Dieu... » ; — à *Madame de Dangeau* : « J'aime fort... » (1709) ; — à *Monsieur d'Aubigné, son frère* : « On n'est malheureux que par sa faute... » (1676) ; à *Monsieur le duc de Noailles* : « J'ai à répondre à deux lettres... » (1706) ; — à *Monsieur l'abbé Gobelin* : « Il est vrai que j'ai peu de loisir... » (1686).

Appréciation générale. — Les *Lettres* de M^{me} de Maintenon se distinguent par la clarté, la précision et le bon sens. Napoléon les préférerait à celles de M^{me} de Sévigné, « parce qu'elles disent plus de choses. » M^{me} de Maintenon dit en effet plus de choses, mais avec moins de charme que M^{me} de Sévigné. Ce n'est point la vivacité de l'esprit, la mobilité de l'imagination, qui dominent chez elle ; c'est la rectitude du jugement, c'est la raison. Aussi quelle justesse dans la pensée et dans l'expression ! quelle sagesse persuasive dans tout ce qu'elle a écrit !

Nicolas Malebranche (1638-1715), né à Paris, théologien et philosophe de l'école cartésienne. Ses ouvrages les plus remarquables sont : la *Recherche de la vérité*, les *Méditations chrétiennes* et les *Entretiens de métaphysique*, où il se montre écrivain supérieur et parfois philosophe profond, mais où il professe aussi des systèmes erronés qui les ont justement discrédités.

LA BRUYÈRE (1645-1696).

Jean de la Bruyère, né à Paris, exerçait à Caen l'office de trésorier des finances, lorsqu'il fut placé, sur la recommandation de Bossuet, près de Louis de Bourbon, petit-fils du grand Condé, pour lui enseigner l'histoire (1680). Ses fonctions ces-

sèrent vers 1685 ; mais il ne quitta plus l'hôtel de Condé : le prince se l'était attaché en qualité d'homme de lettres. L'indépendance de sa position permit à notre célèbre moraliste de continuer à loisir l'étude des travers et des ridicules de l'esprit humain, et de tracer impunément de malins portraits. « On me l'a dépeint, dit l'abbé d'Olivet, comme un philosophe qui ne songeait qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres, faisant un bon choix des uns et des autres. » Il mourut subitement à Versailles d'une attaque d'apoplexie.

Œuvres. — La Bruyère a traduit, du grec, les *Caractères de Théophraste* (1687) et composé les *Caractères et Mœurs de ce siècle* (1688).

Les Caractères (1688).

But. — Le livre des *Caractères* est un composé de portraits, de maximes de morale, de pensées sur la religion, la littérature, etc. L'auteur s'y propose pour unique fin de rendre les hommes meilleurs en leur présentant l'image de leurs défauts et en mettant à découvert les sentiments secrets d'où proviennent leur malice et leurs faiblesses : « On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction. » (*Préf. des Caractères.*)

Plan. — Ce livre est divisé en seize chapitres, qui se suivent sans ordre apparent. Mais, dans son discours de réception à l'Académie française, la Bruyère nous en explique lui-même le plan et l'économie. « Les quinze premiers chapitres, dit-il, s'attachent à découvrir le faux et le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions humaines, et à ruiner la vanité, la sensibilité, la corruption, l'orgueil, l'hypocrisie, l'égoïsme, la gourmandise ; en un mot, tout ce qui, dans les hommes, peut éteindre ou affaiblir la connaissance de Dieu ; le seizième et dernier chapitre prend à partie l'athéisme, le démasque, le confond, et défend la Providence contre l'incrédulité.

Résumé. — CHAP. 1^{er}. — *Des ouvrages de l'esprit.* Dans ce chapitre, on trouve de très judicieuses réflexions sur la littérature et les hommes de lettres, ainsi qu'une appréciation des meilleurs écrivains de l'antiquité, du xvi^e et du xvii^e siècle. « Il

y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le discours public... Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. Moïse, Homère, Platon, Virgile, Horace, ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images ; il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement. » Les lettres de Balzac et de Voiture peuvent former de bons prosateurs. Malherbe est noble, élégant ; « Marot et Rabelais sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits. » Magnifique parallèle de Corneille et de Racine.

CHAP. II. — *Du mérite personnel.* On tire vanité des qualités personnelles. Et cependant « qui peut, avec les plus rares talents et le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse en mourant un monde qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer » ? Le fat recherche les éloges ; l'honnête homme se contente de la satisfaction du devoir accompli. Le vrai mérite est inséparable de la modestie. Éloge du grand Condé, sous le nom d'Émile.

CHAP. III. — *Des femmes.* Critique exagérée des travers et des ridicules des femmes du XVII^e siècle.

CHAP. IV. — *Du cœur.* Étude profonde du cœur humain. Parallèle entre l'amour et l'amitié.

CHAP. V. — *De la société et de la conversation.* Il est difficile d'y faire bonne et parfaite figure. « Avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, l'on peut être insupportable. » En effet, que de défauts à éviter : l'importunité, la puérité, un langage affecté, la plaisanterie trop multipliée, la familiarité, la prétention de tout savoir, l'inattention, l'insatiation de son propre mérite, le sans-gêne, l'ambition, le trop d'abandon, le purisme, la vanterie, la brusquerie, la rudesse, le trop de rigueur sur l'étiquette ! « C'est une grande misère de n'avoir pas assez d'esprit pour parler, ni assez de jugement pour se taire. »

CHAP. VI. — *Des biens de la fortune.* Les richesses ne donnent pas le bonheur et n'ajoutent rien au mérite. Le riche vaniteux

est inabordable ; le philosophe, au contraire, est accessible à toute heure et toujours disposé à vous rendre service. Une honnête aisance est la meilleure des conditions : le pauvre se chagrine de tout ce qui lui manque ; le riche s'irrite de ce que la moindre chose puisse lui manquer. Portraits du riche et du pauvre.

CHAP. VII. — *De la ville.* Critique des gens frivoles, poseurs, vaniteux.

CHAP. VIII. — *De la cour.* Critique de ce « pays (la cour) où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels ». Portraits des courtisans. Louange délicate à l'adresse de Louis XIV.

CHAP. IX. — *Des grands.* Satire de la légèreté, de la dureté, de la vanité des grands.

CHAP. X. — *De la république.* Satire contre la guerre et les négociateurs. Le bon prince assure la paix intérieure, qu'il préfère à la gloire militaire. Portrait de Louis XIV.

CHAP. XI. — *De l'homme.* Appréciation du stoïcisme, qui n'est qu'un « jeu d'esprit ». Portrait du distrait et du malade qui veut se guérir de la vieillesse. Misères et faiblesses humaines : gourmandise, insensibilité, misanthropie.

CHAP. XII. — *Des jugements.* Entraînés par la vogue et la faveur populaire, « nous louons ce qui est loué bien plus que ce qui est louable. »

CHAP. XIII. — *De la mode.* Caractères bizarres de l'amateur de fleurs, de fruits, de médailles, d'estampes, de bâtiments, d'oiseaux et d'insectes. Encore un triomphe de la mode : le duel.

CHAP. XIV. — *De quelques usages.* Épigrammes contre le blason de quelques roturiers, les abus des gens d'église, le jeu, la chicane, le testataire, l'amateur de chiens et de chevaux. Remarques sur la langue.

CHAP. XV. — *De la chaire.* Critique de certains abus de l'éloquence sacrée. L'auteur souhaite que les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antithèses, les figures outrées, les portraits, finissent et fassent « place à une

simple explication de l'Évangile, jointe aux mouvements qui inspirent la conversion ».

CHAP. XVI. — *Des esprits forts.* « Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie?... L'esprit fort, c'est l'esprit faible; » c'est le libertin qui, après s'être affranchi des lois de la morale, cherche à nier Dieu, l'âme, l'éternité. « Je voudrais voir, dit la Bruyère, un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu; il parlerait du moins sans intérêt; mais cet homme ne se trouve point. » L'athéisme est impossible. La pensée humaine et les merveilles de l'univers suffisent à prouver l'existence de Dieu.

Appréciation générale. — La Bruyère est un de ces auteurs charmants qu'on ne se lasse pas de relire. « Ses portraits, dit la Harpe, sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes; et, en une page, il épuise tous les ridicules d'un sot ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. » Et son œuvre n'a pas vieilli. Les *Ménalques* distraits d'à présent, les *Hermagoras* érudits, les *Acis* prétentieux, les *Onuphres hypocrites*, les *Ménippes vaniteux*, les *Théophiles intrigants*, les *Démocèdes maniaques*, les *Démophyles novellistes*, les *Clitiphons affairés*, les *Gnatons égoïstes*, les *Critons gourmands*, les *Narcisses musqués*, les *Gitons arrogants*, les *Phédons timides*, les *Timons misanthropes*, etc., ne diffèrent nullement de ceux qui ont posé devant la Bruyère.

Cependant, quoique grand observateur, la Bruyère est moins un philosophe qu'un physionomiste : il ne cherche pas les principes et les causes des actions humaines; il ne descend pas au fond des cœurs; il se tient à la surface, comme Montaigne, Molière, Boileau, la Fontaine. Où il est particulièrement sévère et tranchant, c'est dans ses attaques contre l'athéisme, l'impie, le vice. « Tout ce qui est vilain, tout ce qui est lâche, il le flagelle sans pitié jusqu'au sang. Quelle belle idée ses *Caractères* seuls nous donnent de la noblesse de son âme! »

(FRÉD. GODEFROY.)

Les marques de son style sont l'énergie, les tours vifs, les

métaphores ingénieuses, les contrastes accumulés, les expressions originales, les piquantes alliances de mots. « Il n'y a peut-être pas, dit Suard, une beauté de style propre à notre idiome dont on ne trouve des exemples et des modèles dans cet écrivain. »

CHOIX. — Parallèle de Corneille et de Racine (frag. du ch. 1^{er}); du Mérite personnel (ch. 11); des Biens de fortune (ch. VI); l'égoïste (frag. du ch. XI); des Esprits forts (ch. XVI).

FÉNELON (1651-1715).

François de Salignac de la Mothe-Fénelon, né au château de Fénelon, en Périgord, fit de brillantes études à Cahors, puis à Paris, au collège du Plessis, et entra au séminaire de Saint-Sulpice. Comme Bossuet, il prêcha dès l'âge de quinze ans, devant un auditoire célèbre, et donna de son talent les plus hautes espérances. Ordonné prêtre à vingt-quatre ans (1675), il fut successivement chargé de l'instruction des *nouvelles catholiques* (protestantes converties), d'une mission en Saintonge et en Poitou (1685), et du préceptorat du duc de Bourgogne (1689-95). Cette éducation terminée, le roi le nomma à l'archevêché de Cambrai (1695). Ses différends avec Bossuet au sujet du *quiétisme*, la condamnation de son livre des *Maximes des Saints*, et surtout la publication du *Télémaque* (1699), où Louis XIV crut voir des allusions offensantes, amenèrent sa disgrâce. Exilé de la cour, il se consacra tout entier à ses fonctions pastorales, et se fit chérir par une bienfaisance devenue proverbiale.

Œuvres. — Nous avons de Fénelon : le *Traité de l'éducation des filles* (1687), composé pour M^{me} de Beauvilliers; des *Fables* en prose, les *Dialogues des morts*, le *Télémaque* (1699) et le *Traité de l'existence de Dieu* (composés pour l'éducation du duc de Bourgogne), la *Lettre sur les occupations de l'Académie française* (1714), les *Dialogues sur l'éloquence* (1718), des *sermons*, des *lettres* de piété, de direction, etc.

Traité de l'Éducation des filles (1687).

Ce livre est un chef-d'œuvre de délicatesse et de raison. « Il réunit dans un petit volume plus d'idées justes et utiles, plus d'observations fines et profondes, plus de vérité pratique et de saine morale, que tant d'ouvrages volumineux écrits depuis. »

(DE BAUSSET.)

Résumé. — CHAP. 1^{er}. — *Importance de l'éducation des filles.* Les femmes ont des devoirs considérables à remplir : maison à régler, enfants à bien élever, etc.; or, pour remplir ces devoirs, elles ont besoin de culture intellectuelle et morale.

CHAP. II. — *Inconvénients des éducations ordinaires.* L'ignorance dégoûte les jeunes personnes des occupations sérieuses. De là l'indifférence, la paresse, l'amour des amusements, les rêveries, la curiosité.

CHAP. III. — *Premiers fondements de l'éducation.* Les impressions les plus profondes se font dans le premier âge. Il faut préparer dans les enfants les inclinations vertueuses, ménager leur santé, ne pas presser l'instruction, seconder leur curiosité naturelle.

CHAP. IV. — *Imitation à craindre.* L'ignorance des enfants les porte à imiter tout ce qu'ils voient. Il faut tourner cette disposition vers ce qui est bon, la détourner de ce qui est mauvais.

CHAP. V. — *Instructions indirectes.* L'enfance n'est pas propre au raisonnement. Répondre simplement à ses questions, redresser ses erreurs et passer outre. Joindre l'agréable à l'utile. Choisir le temps de la correction. Ne pas négliger l'éducation du cœur.

LES CHAPITRES VI, VII et VIII ont pour objet l'enseignement de la religion.

Dans les CHAPITRES IX et X, Fénelon signale plusieurs défauts à combattre chez les jeunes personnes, entre autres la timidité, la mollesse du caractère, la vanité dans les ajustements.

LES CHAPITRES XI et XII complètent le premier. Le XIII^e et dernier traite des qualités des gouvernantes.

Télémaque (1699).

Sujet. — Le *Télémaque* est tout à la fois un poème, un traité d'éducation, de politique et de morale, embelli par tous les charmes du style. Cet ouvrage, dont la fiction est empruntée à l'*Odyssée* d'Homère, se divise en dix-huit livres.

Résumé. — Télémaque, fils d'Ulysse et de Pénélope, conduit par la Sagesse, sous la figure de Mentor, navigue sur toutes les mers d'Orient, à la recherche de son père, que la colère des dieux éloigne pendant dix ans de l'île d'Ithaque, son royaume. Il traverse la Grèce et fait naufrage sur les côtes de la Sicile. Capturé, en quittant ce pays, par la flotte de Sésostris, il est condamné à garder le troupeau dans le désert d'Oasis, et Mentor est vendu comme esclave. De l'Égypte, Télémaque est conduit à Tyr et de là à Chypre, où il retrouve Mentor. Ils font voile ensemble pour l'île de Crète. Les Crétois, révoltés contre Idoménée¹, offrent la couronne à Télémaque. Un second naufrage le jette dans l'île de Calipso. Mentor arrache Télémaque de cette île et l'engage à retourner dans sa patrie. Le pilote, par erreur, aborde à Salente. Les Salentins sont en guerre contre les Manduriens. Mentor rétablit la paix, et, pendant qu'il apprend à Idoménée l'art de gouverner, Télémaque se couvre de gloire dans une guerre contre les Dauniens, et va, sans résultat, chercher son père dans les enfers. La guerre terminée, Mentor conseille à Télémaque de partir pour Ithaque, où il retrouvera son père. Avant d'arriver, le mystérieux conducteur se fait connaître à Télémaque, lui donne ses dernières instructions et disparaît.

Appréciation. — Le *Télémaque*, publié par un copiste infidèle, eut un succès immense; mais l'apparition de ce livre mit le comble aux ressentiments de Louis XIV.

« Il est plus que probable, dit M. Godefroy, que Fénelon avait

¹ La malveillance se plut à voir la satire de Louis XIV dans Idoménée trônant au milieu d'une cour fastueuse, et une allusion à la ligue d'Augsbourg dans la révolte des Crétois. Quant aux idées politiques de Fénelon, elles se trahissent dans les conseils, quelquefois chimériques, de Mentor au roi des Salentins. — Chassé par les Crétois, Idoménée s'enfuit en Italie, où il fonde Salente.

composé ce livre, si propre à prémunir son élève contre les doctrines du despotisme et contre les pièges de la volupté, non pour le lui mettre immédiatement dans les mains, mais dans l'intention de le lui présenter quand son intelligence serait pleinement formée. »

« Suivant les moralités de ce poème, nous y trouverons tous les devoirs des rois développés par les situations presque autant que par les préceptes : l'amour de la justice dans le gouvernement de Sésostris; la constance au milieu de l'infortune, lorsque Télémaque est esclave en Égypte; le châtement de la tyrannie dans le remords de Pygmalion; la protection qu'exige le commerce dans l'histoire de Tyr; le respect dû à la vérité, quand le fils d'Ulysse aime mieux mourir que de se permettre un mensonge; les causes du bonheur public dans l'interprétation des lois de Minos; l'amour de la patrie, quand Télémaque sacrifie le trône de Crète et la contrée d'Arpi au petit royaume d'Ithaque; les ravages de la guerre dans les défaites de Bocatoris; les avantages de la paix dans la réconciliation d'Idoménée avec les Manduriens; les lois du commerce fondées sur la liberté; les inconvénients du luxe; les règlements d'une bonne police; les bienfaits immenses de l'agriculture, reconnue pour le fondement de la grandeur des États dans la description de Salente; le caractère d'un mauvais ministre dans le portrait de Protésilas; les dangers de la prévention dans l'exil de Baléazar et dans le rappel de Philoclès; enfin, l'humanité due aux vaincus dans la conduite de Télémaque envers Épiclès et Hippias... »

(MAURY.)

« L'impression générale que doit recevoir de la lecture de *Télémaque* tout jeune homme intelligent est un mélange d'appréhension et de résolution, qui le prépare efficacement aux luttes de la vie. »

(D. NISARD.)

Le style de ce livre se recommande par la clarté, la souplesse, l'élégance et l'harmonie. Il abonde en métaphores, en allégories, en images, en comparaisons, en récits, en descriptions, qui méritent d'être étudiés.

PASSAGES REMARQUABLES. — Jeux célébrés en Crète pour l'élection d'un roi (liv. I^{er}); la ville de Tyr (liv. III); les douceurs de la vie (liv. X); la guerre (liv. XIII); brièveté de la vie (liv. XIV); bonheur des justes dans les Champs-Élysées (liv. XIV); le luxe (liv. XVII).

Lettre à l'Académie (1714).

Objet. — Dans cette lettre, adressée à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Fénelon développe ses idées sur les divers travaux littéraires qu'il propose à la docte assemblée.

Résumé. — La *Lettre à l'Académie* renferme dix chapitres, qui traitent :

CHAP. I^{er}. — *Du dictionnaire.* Un bon dictionnaire sera utile aux étrangers, « qui sont curieux de notre langue; » à nous-mêmes, quand un terme nous échappe; à la postérité, quand la langue aura vieilli, pour l'intelligence de « tant de bons livres » qui deviendront aussi difficiles à comprendre que les chroniques de « Villehardoin et de Joinville ».

CHAP. II. — *D'un projet de grammaire.* Une grammaire « simple, courte, facile », rendrait service à tout le monde, et « diminuerait peut-être les changements capricieux de la langue ».

CHAP. III. — *Du projet d'enrichir la langue.* Notre langue n'est pas assez variée, assez harmonieuse. Il faut « multiplier les synonymes, ne perdre aucun terme et en acquérir de nouveaux », former des mots composés, emprunter sans scrupule, mais avec discernement, aux langues étrangères (?).

CHAP. IV. — *D'un projet de rhétorique.* On ferait une excellente rhétorique en choisissant « la fleur de la plus pure antiquité ». — « Chez les Grecs tout dépendait de la parole; » en France, « les assemblées ne sont que des cérémonies et des spectacles... Tout se décide en secret dans le cabinet des princes. Faut de liberté, nous en sommes réduits à l'éloquence du barreau et à celle de la chaire (?). »

CHAP. V. — *D'un projet de poétique.* La poétique est d'origine religieuse : elle a civilisé les hommes. Aussi doit-on chérir et admirer les vrais poètes. Les caractères essentiels de la poésie sont la clarté, la simplicité, le naturel.

CHAP. VI. — *Du projet d'un traité sur la tragédie.* « Chez les Grecs, la tragédie était entièrement indépendante de l'amour

profane; » chez nous, au contraire, elle ne se soutient qu'à la faveur de quelque intrigue galante : c'est un premier défaut. En voici un autre : nos meilleurs tragiques sont ampoulés, invraisemblables, affectés, témoin les stances du *Cid*, le début de *Cinna*, le récit de la mort d'Hippolyte dans *Phèdre*.

CHAP. VII. — *Du projet d'un traité sur la comédie*. La comédie doit s'éloigner de la bassesse et du grotesque. Molière a du génie, mais il est blâmable d'avoir outré les caractères et donné souvent un tour gracieux au vice.

CHAP. VIII. — *Du projet d'un traité sur l'histoire*. « Très peu d'historiens sont exempts de grands défauts, » parce qu'ils manquent ou d'impartialité, ou de sobriété, ou d'ordre, ou qu'ils ne connaissent qu'imparfaitement les coutumes, les mœurs, les institutions des peuples dont ils écrivent l'histoire. Jugements sur les historiens anciens.

CHAP. IX. — *Des objections qui pourraient être soulevées contre ces divers projets*. Les auteurs, dira-t-on, ne voudront pas se soumettre au jugement de l'Académie. Mais l'Académie n'imposera pas ses idées; elle se contentera d'encourager les écrivains et de leur donner des conseils qu'ils seront libres de suivre.

CHAP. X. — *De la querelle des anciens et des modernes*. La querelle des anciens et des modernes divisait alors l'Académie : Ch. Perrault, Lamotte, Fontenelle, soutenaient que les seconds l'emportaient sur les premiers; Boileau, Racine, Dacier, etc., défendaient les anciens et prétendaient qu'on ne peut aller au delà. Fénelon rend justice aux uns et aux autres. « Il y a peu d'auteurs excellents chez les anciens; il y en a d'excellents parmi les modernes. » Éloge d'Homère et de Virgile.

Appréciation. — Cet ouvrage est un modèle de critique littéraire. « Sans s'écarter des traditions de pureté classique, qui sont l'heureux caractère de la littérature au xvii^e siècle, Fénelon ouvre à l'art des perspectives nouvelles. Il est en littérature, comme en politique, sagement novateur; il voit dans l'art non seulement ce que l'art ancien ou moderne a donné, mais encore ce qu'il peut donner; il n'est pas une tentative littéraire, un besoin de notre langue, que Fénelon n'ait indiqués ou prévus :

regrets du vieux langage, réforme du génie timide de la versification française, caractère plus philosophique de l'histoire, nos vœux et nos essais contemporains, tout s'y trouve. »

(CHARPENTIER.)

On reproche à Fénelon : 1^o d'exagérer (ch. III) la pauvreté de notre langue, et de proposer des moyens qui, au lieu de l'enrichir, l'encombrent de termes inutiles, et lui feraient perdre son homogénéité et sa pureté; 2^o d'être un peu dur (ch. IV) pour les orateurs modernes : les Patru, les Pellisson, les orateurs des états de 1614 et maintes doléances courageuses méritaient au moins un souvenir; 3^o de se montrer sévère (ch. VI) en parlant de notre théâtre, et de ne pas rendre à Corneille, à Racine et à Molière la justice qu'ils méritent. Mais ces légères erreurs « sont d'un écrivain visant à l'idéal... L'ouvrage est plein de jugements courts et complets sur les genres, et de portraits frappants des auteurs célèbres. »

(D. NISARD.)

Les *Dialogues des morts* (1712) font connaître d'une manière ingénieuse les hommes les plus remarquables du monde ancien et du monde moderne.

Le *Traité de l'existence de Dieu* (1712) est à recommander « à ceux qui n'ont pas le bonheur de croire; ils y trouveront une puissance de raisonnement capable de les convaincre, et un charme de style fait pour les persuader. » (MENNECHET.)

Dans ses *sermons*, le *cygne de Cambrai* s'élève quelquefois jusqu'à la sublimité de l'*aigle de Meaux*; il est moins vigoureux, moins pressant, mais plus vif, plus brillant, sans être moins pathétique. On admire surtout son beau sermon sur la fête de l'*Épiphanie*.

Les écrits de Fénelon se reconnaissent toujours à la simplicité, à la grâce, à la clarté, à l'harmonie du style et à la richesse des figures.

FONTENELLE (1657-1757).

Bernard de Fontenelle, né à Rouen, était neveu de Corneille. Il composa, dès l'âge de treize ans, un poème latin sur l'*Immaculée Conception*, qui fut couronné par l'Académie de sa ville

natale. Ayant échoué dans la poésie dramatique, il se tourna vers la prose, et trouva enfin sa voie dans la littérature philosophique et scientifique. Reçu à l'Académie des sciences en 1697, il y exerça pendant quarante ans les fonctions de secrétaire, et contribua puissamment à vulgariser les sciences, qui marchèrent bientôt de découverte en découverte.

Œuvres. — Fontenelle a écrit la *Vie de Corneille*, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), l'*Histoire de l'Académie des sciences*, les *Éloges des académiciens* (1666-99), des *Dialogues des morts* (1680), des *pastorales*, des *églogues*, etc.

CHOIX D'ÉLOGES. — Éloge de Vauban, de l'abbé Gallois, de Tournefort, de Malebranche, de Leibnitz, de Newton.

Appréciation générale (des *Éloges*). — Les *Éloges* de Fontenelle sont des modèles du genre. « Grâce à la libre composition de l'Académie, cette belle revue offre tour à tour des noms de tous les pays, des représentants de la science sous toutes les formes et dans toutes les fortunes, souverains, généraux, hommes de guerre et d'action, contemplateurs paisibles, vastes génies qui ont tout parcouru en jetant la lumière, opiniâtres et patients esprits qui n'ont éclairé que quelque coin obscur du champ des découvertes. »

(VILLEMAIN.)

Le style de Fontenelle se distingue généralement par la simplicité et surtout par la clarté.

MASSILLON (1663-1742).

Jean-Baptiste Massillon, né à Hyères, en Provence, entra chez les oratoriens, et débuta dans la chaire par des *oraisons funèbres* et des *conférences* (Paris, 1699), qui excitèrent l'admiration de son auditoire. Appelé à prêcher à la cour l'*Avent* de 1699 et deux *Carêmes* (1701-1704), il remplit si bien son devoir d'apôtre, que Louis XIV lui dit à la fin de la station : « Mon Père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content; mais toutes les fois que je vous entends, je suis très mécontent de moi-même. » Nommé, en 1717, à l'évêché de Clermont, il revint à Paris l'année suivante, à la demande du régent, et prêcha les sermons de son *Petit Carême* devant Louis XV, alors âgé de neuf ans. Retiré dans son diocèse, il y mena la vie exemplaire d'un évêque et d'un apôtre, donnant tous ses soins

au peuple heureux que la Providence lui avait confié; prêchant à ses prêtres les vertus dont ils trouvaient en lui l'exemple, le désintéressement, la simplicité et l'oubli de soi-même.

Œuvres. — Massillon a laissé des *oraisons funèbres*, entre autres celles du dauphin et de Louis XIV (1715), des *Conférences ecclésiastiques*, des *Discours synodaux*, le *Petit Carême* et un certain nombre de *sermons*, dont les plus remarquables sont : le sermon sur le *Petit nombre des élus* (grand Carême), sur la *Vérité* (sermon pour l'Épiphanie), sur l'*Aumône* (grand Carême), sur le *Monde* (Avent), sur la *Fausseté de la gloire humaine* (petit Carême), sur la *Passion de Jésus-Christ*, etc.

Petit Carême (1718).

Le *Petit Carême*, composé en moins de trois mois, fut prononcé, devant toute la cour, dans la chapelle des Tuileries. Voici les sujets des dix sermons qui le composent :

- 1^o *Des exemples des grands* ; — 2^o *Tentations des grands* ; — 3^o *Respect que les grands doivent à la religion* ; — 4^o *Malheur des grands qui abandonnent Dieu* ; — 5^o *Humanité des grands envers le peuple* ; — 6^o *Caractère de la grandeur de Jésus-Christ* ; — 7^o *Fausseté de la gloire humaine* ; — 8^o *Écueils de la piété des grands* ; — 9^o *Obstacles que la vérité trouve dans le cœur des grands* ; — 10^o *Triomphe de la religion*.

Appréciation. — Le *Petit Carême* est un beau modèle de style et de langage; c'est le plus populaire des ouvrages de Massillon, mais ce n'est pas son principal titre de gloire : la plupart des critiques le mettent bien au-dessous de son grand *Carême* et de son *Avent*. « L'évêque n'est plus ici qu'un docte et élégant moraliste, qu'un écrivain pur et ingénieux; mais il n'est point un de ces apôtres envoyés aux nations pour faire retentir la parole sainte... »

« Il y a dans le *Petit Carême* tout ce qui peut flatter le goût d'un auditoire académique; il n'y a rien de ce qui peut entraîner une assemblée de chrétiens. Dans ses grands sermons, au contraire, on trouve l'orateur qui cède avant tout au besoin de convaincre et de toucher les hommes, de répandre la vérité et de faire triompher l'Évangile. »

(LEFRANC.)

Remarques générales. — « En général, les plans de Massillon sont fort simples et ses divisions peu compliquées. Mais il possède à un haut degré l'art « d'amplifier son sujet en l'ornant »; ce qui, aux yeux de Cicéron, est le comble et la perfection de l'éloquence. Son style a d'ailleurs une richesse, une ampleur, une allure toute cicéronienne. L'heureux choix des mots, le nombre et l'harmonie des périodes cadencées avec art, la beauté et le naturel des images qui se présentent d'elles-mêmes sans affectation ni recherche, la facilité et l'abondance de l'expression, tout donne à ce style une grâce et une douceur inimitables. « Il a la même diction dans la prose que Racine « dans la poésie, » disait M^{me} de Maintenon. Aussi l'a-t-on appelé le *Racine de la chaire*. » (BLANLÉIL.)

Comme Bourdaloue, Massillon excellait à peindre les faiblesses du cœur, mais avec moins de force dans les preuves et moins de vigueur dans les pensées.

SAINT-SIMON (1675-1755).

Louis de Rouvray de Saint-Simon, né à Paris, se distingua d'abord dans les armes à Fleurus et à Nerwinde; mais, à vingt-sept ans, il quitta le service sous prétexte d'un passe-droit. Dédaigneux, frondeur, mécontent, « ne sachant pas tenir sa langue, » le duc de Saint-Simon ne fréquenta guère la cour que vers la fin du grand règne, et n'eut d'influence que sous le duc d'Orléans. A la mort de ce prince, il rentra dans la vie privée, et mit la dernière main à ses fameux *Mémoires* sur le règne de Louis XIV et sur la Régence.

Rien n'est vivant comme les scènes que Saint-Simon nous retrace dans son livre et les personnages dont il burine les portraits; mais il faut se défier de ses jugements, qui sont tous plus ou moins passionnés.

Son style est souvent incorrect; sa phrase est surchargée de mots; ses périodes sont entortillées: ce qui ne l'empêche pas d'être mordant, pittoresque, entraînant. « Il écrit à la diable pour l'immortalité, » a dit Chateaubriand.

Œuvres. — *Mort du grand dauphin*. — *Enfance du duc de Bourgogne*. — *Catalat*. — *Fénelon*.

IV^e ÉPOQUE : DIX-HUITIÈME SIÈCLE

« La littérature du xviii^e siècle, dit M. Villemain, s'était formée sous trois influences: la religion, l'antiquité, la monarchie de Louis XIV. De ces causes fort diverses et de l'élan spontané d'une nation jeune et forte, sortit cette grande école de goût et d'éloquence qu'on ne surpassera pas. Les influences qui dominent la littérature du xviii^e siècle sont, au contraire, la philosophie sceptique, l'imitation des littératures modernes (de la littérature anglaise particulièrement), et la réforme politique. »

Malgré l'importance que se donnent les gens de lettres, le xviii^e siècle est néanmoins en décadence sur le précédent. Les sciences agrandissent leur domaine; mais la poésie, l'éloquence, le drame, voient leur idéal s'abaisser; l'affectation de la forme cherche à déguiser la pauvreté du fond: c'est le siècle de l'antithèse, du faux brillant; de l'emphase. Voltaire lui-même ne cesse d'en gémir. « N'espérez pas rétablir le bon goût, écrivait-il. Nous sommes en tout dans le temps de la plus horrible décadence. Ah! quel siècle! quel siècle! Est-il possible qu'on soit tombé si vite du siècle de Louis XIV dans le siècle des Ostrogoths?... Jamais la raison n'eut plus d'esprit, et jamais il n'y eut moins de grands talents. » (Passim.)

POÉSIE

La poésie, au xviii^e siècle, dégénère tristement des grands originaux du xvii^e siècle; elle « n'est le plus souvent qu'un jeu d'esprit ou de sentiment, tantôt élégant, tantôt licencieux et immoral. Les petits vers, les épigrammes, les légers badinages abondent, mais l'inspiration fait défaut ». La haute poésie elle-même ne compte pas une « incontestable œuvre de génie ».